

peut voir dans les paroles du Sauveur une sanglante ironie, mais c'est surtout la tristesse qui les suggère. Jésus approche de la cité déicide, sa mort n'est pas éloignée, le châtement effroyable qui paiera le plus grand des crimes n'est reculé que de quelque trente ans, toutes ces visions douloureuses oppressent l'âme de l'Homme-Dieu et lui arrachent une déchirante exclamation: *Jérusalem, Jérusalem, toi qui tués les Prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule ramasse ses petits sous ses ailes*¹ ! Depuis de longs siècles, le Verbe de Dieu témoignait de cet amour et faisait ces suprêmes efforts. Il envoyait Moïse, il envoyait les juges et les libérateurs, il députait les Prophètes, il faisait naître et prêcher les docteurs et les saints. Lui-même, quand fut venue « la plénitude des temps », ouvrit son amour, sa sagesse, sa puissance, ses incessantes voix, ses innombrables miracles, comme la poule ouvre ses ailes, pour recueillir, abriter, sauver les enfants d'Israël; il leur donna ses sueurs et ses larmes; il leur donnera bientôt son sang. Hélas! tout restera inutile. Jérusalem et son peuple demeureront obstinés dans leur incrédulité et leur haine, et quand ils auront à la fois lassé et exaspéré la miséricorde, la Justice tirera d'eux le plus terrible châtement. Jérusalem, mise à feu et à sang ne sera plus qu'une ruine silencieuse, *vos maisons seront désertes*². Le temple n'y est plus, le culte est mort, le salut s'est retiré, tout ce qui faisait sa gloire a disparu avec le Sauveur qui la visitait. *Je vous le dis, vous ne me verrez point jus-*

¹ Luc., XIII, 33.

² Luc., XIII, 35.

*qu'à ce que vous disiez: « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*¹.

Ces dernières paroles éclairent une tradition constante dans l'Eglise, appuyée sur des révélations de saint Paul, consignée dans la plupart des Pères et des Docteurs, tradition d'après laquelle le peuple Juif, après tant de siècles d'obstination et de châtement, reviendra un peu avant la fin du monde au Sauveur Jésus qu'il a crucifié.

Alors, dans un élan immense de repentir, de conversion et de joie, il poussera vers lui le cri, dont au jour des Rameaux, il ne fit entendre, qu'un écho fugitif: « Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur! » « A ce moment, dit saint Paul, quand il reviendra au salut, ce sera la vie qui jaillira de la mort ». L'Eglise, au sein des douleurs de la dernière persécution, tressaillera d'allégresse, le monde en recevra un renouveau de sainteté, et Dieu l'hommage de sa miséricorde, de sa sagesse et de sa puissance.

Et Jésus allait, enseignant par les villes et les bourgades et il se dirigeait vers Jérusalem.

JÉSUS A JÉRUSALEM POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

*On célébrait à Jérusalem la fête de la Dédicace et c'était l'hiver*². Aussi brillante et aussi joyeuse que la fête du Tabernacle, celle-ci rappelait le souvenir des victoires des Machabées et de la purification du Temple qu'avaient souillé les orgies païennes. Le peuple envahissait les Portiques des palmes à la main, et chaque soir la ville entière s'illuminait. Une dernière fois, avant

¹ Luc., XIII, 35.

² Joan., X, 22-23.

d'y venir mourir, Jésus entra dans la Cité dont il était la vraie lumière et l'unique salut. Il ne prit part à aucune des réjouissances, mais se dirigea aussitôt vers le Temple pour y prier et y instruire.

Sa venue à peine révélée, les Pharisiens se rassemblèrent autour de lui et de nouveau lui dressèrent des embûches dont ils devaient profiter pour le perdre. Un mot de Jésus : « Je vous le déclare, je suis Dieu ! » « Je suis votre Roi ! » et ils le traduisaient devant le Conseil suprême, devant l'opinion publique, devant Pilate, qui le condamnaient comme impie et usurpateur. Désirant arracher ce mot, au moment où Jésus se promenait dans le Temple, sous le portique de Salomon, ils l'entourèrent et lui dirent feignant un sincère désir de croire et d'adorer : *Jusques à quand nous tiendrez-vous dans l'attente ? Si vous êtes le Christ, déclarez-le ouvertement*¹.

Le mot, ils ne l'auront pas, la chose ils la possédaient et la savaient depuis longtemps.

Bien des fois Jésus avait déclaré qu'il était le Christ, le Fils de Dieu, le Messie venu dans le monde pour sauver le monde. A la Samaritaine, à l'aveugle-né, à la foule, aux Pharisiens eux-mêmes, il avait ouvertement parlé de sa Divinité, de son union avec le Père, de sa consubstantialité, de son égalité de puissance et de domination. Ces mêmes Pharisiens qui se prétendent « tenus en suspens », quand tout à l'heure Jésus leur dira *qu'il est UN avec son Père* comprendront de suite qu'il affirme qu'il est Dieu. Mais leurs intentions sont perverses et leurs dispositions iniques. Quand Jésus appuie la révélation de sa Divinité par des miracles, ils exigent une parole ; quand Jésus parle ils veulent « un signe », un

¹ Joan., X, 24.

miracle. Et ni paroles ni miracles ne triomphent de leur obstination. Aussi à leur interrogation le Sauveur répond-il justement : *Quand je vous le dis vous ne me croyez point*¹. Vous ne me croyez point quand je parle, vous ne me croyez pas davantage quand j'agis en Dieu. *Les œuvres que j'accomplis au nom de mon Père, elles aussi rendent témoignage de moi. Mais vous ne croyez point*².

Et pourquoi ne se rendaient-ils pas à l'évidence ? Etaient-ils fatalement incrédules ? Prédestinés à la damnation ? A Dieu ne plaise ! Dieu les appelait au salut comme les autres, plus pour ainsi dire que les autres, puisqu'ils avaient reçu plus de grâces, entendu et vu davantage l'Homme-Dieu « venu avant tout pour les brebis perdues d'Israël ». Mais volontairement, obstinément, ils avaient fermé les yeux à la lumière et s'étaient retranchés du nombre des prédestinés. *Vous ne croyez pas, leur dit Jésus, parce que vous n'êtes pas de mes brebis*³.

Heureuses brebis qui suivent un tel Pasteur ! Elles écoutent et elles croient. Et Jésus les connaît, les aime, les garde, les vivifie, leur assure une éternelle existence, les tient si fortement dans sa main et celle de son Père, qu'aucune force humaine ne les en arrachera : *Mes brebis écoutent ma voix ; je les connais et elles me suivent, je leur donne la vie éternelle, elles ne périront pas, nul ne les arrachera de ma main. Ce que mon Père m'a donné est plus grand que tout, et personne ne peut ravir ce qui est dans la main de mon Père. Tout est donc égal entre Jésus et Dieu son Père ; ils ont les mêmes brebis ; leur main, à chacun,*

¹ Joan., X, 25.

² Joan., X, 25.

³ Joan., X, 26-27-28.

a la même force pour retenir, la même puissance pour repousser toute agression des ravisseurs. Ce qu'est l'un, l'autre l'est pareillement. Comment dire plus clairement que Lui et son Père sont un seul et même Dieu ?

MON PÈRE ET MOI NOUS SOMMES UN ¹.

C'était par excellence le mot révélateur. Les Juifs ne s'y trompèrent pas et ils crurent que le moment était venu de faire périr Jésus, et qu'enfin ils trouvaient le prétexte pour se débarrasser de Lui. Des pierres étaient accumulées pour l'achèvement des constructions du Temple, ils s'y précipitèrent et *les prirent en main pour le lapider* ².

Ils purent voir ce qu'est un Dieu. Debout, calme, devant ces furieux, Jésus d'un acte de sa volonté arrêta leur élan et fit tomber les pierres de leurs mains.

Puis, avec une majesté douce et sereine : *J'ai, dit-il, accompli beaucoup de bonnes œuvres de par mon Père : pour laquelle me lapidez-vous* ³ ? Toutes témoignaient hautement de Lui : doctrines surhumaines, inénarrable charité, bienfaits incessants, insignes miracles, établissaient irréfutablement que Jésus était l'homme de Dieu, qu'étant l'homme de Dieu il ne pouvait être que véridique, et qu'étant véridique il était donc bien ce qu'il disait être : Dieu. Par une grossière contradiction les Juifs, en concédant la réalité des œuvres divines accusent d'impiété et d'usurpation sacrilège le Dieu qui les fait, n'y ayant qu'un Dieu qui les puisse faire. *Ce n'est, répondent-ils, pour aucune de vos bonnes œuvres que nous vous lapidons, mais pour un*

¹ Joan., X, 40.

² Joan., X, 31.

³ Joan., X, 32.

blasphème, parce qu'étant homme vous vous faites Dieu ¹.

Jamais peut-être la question de la Divinité n'avait été aussi nettement et aussi solennellement posée. Jésus l'avait mise dans une telle lumière, les Juifs par leurs fureurs achevaient de lui donner tant d'éclat, que l'incrédulité qui prétend que le Dogme de la Divinité du Christ ne s'est établi que bien après le Calvaire, ne trouvera pas à asseoir son affirmation. D'autant moins le pourra-t-elle que le Sauveur continue et achève de se dire et de se montrer Dieu.

Tel est son raisonnement. Dans l'Écriture, ceux-là qui n'ont avec Dieu qu'une union de ressemblance, de grâce, d'adoption, sont appelés « des dieux », et l'Écriture ne saurait mentir, et Israël a constamment adopté, sans crier au blasphème, ces appellations. Et quand Celui qui est Fils de Dieu, non plus par adoption mais par nature, non plus par similitude, mais en pleine réalité, se donne le nom de « Dieu », vous, ô Phariséens, vous le voulez lapider comme blasphémateur ! De simples créatures sont appelées « des dieux », et le Créateur ne saurait l'être ! *N'est-il pas écrit dans votre Loi : « Je l'ai dit : Vous êtes des dieux » ? Si donc la Loi appelle dieux ceux auxquels s'est fait entendre la parole du Seigneur, et que l'Écriture ne puisse être désavouée, comment pouvez-vous dire à Celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde : vous blasphémez ! parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu* ² ? » Il est Dieu Celui que Dieu déclare son Fils, son Bien-aimé, dans lequel il a mis ses complai-

¹ Joan., X, 33.

² Joan., X, 34, 35.

sances, qu'il a engendré de toute éternité. Il préexistait dans le sein de son Père, Celui que son Père a envoyé dans le monde. Il est Dieu Celui qui, dans le monde, n'a cessé d'accomplir des œuvres divines et de les accomplir par une puissance commune au Père et au Fils. Toute la question de la Divinité de Jésus-Christ se résume dans une question de fait. A-t-il accompli des miracles ? Ces miracles les a-t-il accomplis comme preuve qu'il est Dieu ? Encore une fois, tout est là. *Si je n'ai pas fait les œuvres de mon Père, ne me croyez point. Mais si je les fais, croyez à ces œuvres, alors même que vous ne croiriez pas aux paroles. Vous reconnaîtrez alors et vous croirez que le Père est en moi et que je suis dans le Père*¹.

Il n'y avait rien de raisonnable à opposer à de si péremptoirs arguments. Des esprits droits et des cœurs loyaux se seraient rendus et eussent adoré ce Jésus si manifestement Dieu. Mais ces misérables en étaient venus à ce degré d'obstination et de perversité où la conversion est devenue comme impossible ; leur haine redoubla en raison même de la vérité méprisée. Ils se jetèrent sur Jésus pour le prendre et le faire périr. Mais Jésus était Dieu et l'heure où il avait résolu de mourir n'était pas venue. Il les arrêta, et passa tranquille au milieu d'eux.

Outre une preuve nouvelle de son pouvoir surhumain, il nous donnait un exemple pour les jours de persécution et nous apprenait à fuir nos ennemis, quand notre fuite était sans détriment pour les âmes : *Et Jésus s'échappa de leurs mains*².

¹ Joan., X, 37, 38.

² Joan., X, 39.

DERNIER SÉJOUR DE JÉSUS DANS LA PÉRÉE

La Galilée l'avait repoussé, la Judée lui était hostile, c'est vraiment alors que « le Fils de l'Homme n'avait pas où reposer la tête ». Une région néanmoins lui restait ouverte, c'était cette Pérée qu'il venait de quitter et où il retourna. *Jésus se retira de nouveau de l'autre côté du Jourdain, dans le lieu où Jean avait commencé de baptiser. C'est là qu'il fixa son séjour*¹.

Il y retrouvait les grands souvenirs du début de sa Vie publique. C'est là que son Précurseur l'avait désigné comme « Agneau de Dieu » à la reconnaissance et à l'amour des foules, comme « Fils de Dieu » à ses adorations. Dans ces eaux du Jourdain il avait été baptisé par Jean « pour accomplir toute justice », en même temps que du ciel entr'ouvert descendait sur lui l'Esprit-Saint et que la voix du Père se faisait entendre. Ses premiers Apôtres dataient de ces premiers jours, et ses premières prédications comme ses premières œuvres avaient eu pour témoins ces rives. Les populations n'avaient pas perdu la mémoire de ces œuvres divines ; elles lui demeuraient fidèles ; *on venait à lui en grand nombre*². On faisait mieux encore, on le reconnaissait comme le Messie-Dieu que Jean avait annoncé ; on le comparait avec son Précurseur et de ce parallèle ressortait son éminente supériorité et la vérité de sa mission. *Et l'on disait : « Jean n'a fait aucun miracle, mais tout ce que Jean a dit de Celui-ci était vrai. Et beaucoup crurent en lui*³.

¹ Joan., X, 40.

² Joan., X, 41.

³ Joan., X, 41, 42.

I. — Peu après son entrée dans la Pérée un Pharisien de la région donna un repas à de nombreux amis et y convia Jésus¹. Jusqu'au bout le Sauveur poursuivait de son amour « ces brebis perdues de la maison d'Israël » les plus perdues de toutes, et, sachant bien que cette invitation cachait des embûches et lui ménageait des déboires, il accepta. Les dispositions mauvaises des convives apparurent dès son entrée dans la salle du festin. Tous l'épiaient, espérant le surprendre dans quelqu'une de ses paroles ou de ses actions et pouvoir enfin le traîner en jugement. Ils avaient aperçu parmi le peuple un pauvre hydropique; on était en Sabbat. Jésus allait-il le guérir et donner prise à accusation? C'est ce qu'ils attendaient « en épiant ». Mais un Dieu perce le secret des cœurs, Jésus vit leurs pensées mauvaises et c'est lui qui prit l'offensive et de façon à les réduire honteusement au silence. *Est-il permis leur demanda-t-il, de guérir un jour de Sabbat*²? Aucune question ne pouvait les embarrasser davantage. Dire non, c'était se montrer cruels et irriter la foule; dire oui, c'était réduire à néant leurs accusations. *Ils gardèrent le silence*. C'était se condamner et donner libre champ à la bienfaisance du Sauveur; c'était surtout lui fournir l'occasion de mépriser le scandale pharisaïque et nous apprendre à le mépriser quand le bien l'exige de nous. *Jésus prenant l'infirmes par la main le guérit et le congédia*³.

La leçon aux Pharisiens ne lui semblait pas complète encore, ni leur mutisme assez justifié, il se tourna vers eux et les prit dans leurs propres filets. Que

¹ Luc., XIV, 1.

² Luc., XIV, 2, 3.

³ Luc., XIV, 4.

font-ils quand leur avoir est exposé et leur cupidité mise à l'épreuve? S'abstiennent-ils en raison du repos sabbatique? *Lequel d'entre vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits ne l'en retire aussitôt, fut-ce un jour de Sabbat*⁴? De dépit autant que d'impuissance à rien répondre de raisonnable, les Pharisiens et les Scribes se turent et se détournèrent du Sauveur.

Ils méritèrent et reçurent bientôt une nouvelle leçon. Si leur avarice et leur cupidité étaient grandes, leur orgueil ne l'étaient pas moins; aussi sans ordre, sans attendre l'invitation de leur hôte, ils se poussaient et se bousculaient pour parvenir aux premières places. Jésus leur montra doucement à quoi les exposaient leur vanité et s'élevant plus haut que ce mince incident, traça les grandes règles de l'humilité chrétienne, en fit entrevoir les divines récompenses, et apprit aux siens à fuir les dignités ou à ne les recevoir qu'avec un cœur noblement indifférent aux honneurs de ce monde. Elle est mauvaise l'ambition des premières places; mauvaise dans son origine, elle vient de l'orgueil. Mauvaise dans ses recherches qui, outre, qu'elles sont téméraires, sont le plus souvent soutenues de manœuvres inavouables. Mauvaises enfin dans ses suites, car, ou bien l'ambitieux réussit dans ses efforts et les honneurs l'exposent à mille déceptions qu'il n'avait pas prévues, ou il échoue et cette défaite lui est par dessus tout douloureuse. Et ce n'est-là encore que la plus légère partie de son châtement. Un bien autre l'attend, quand, au dernier jour, Dieu le relèguera au dernier rang pour placer au premier les humiliés de la terre. *Ayant remarqué*

⁴ Luc., XIV, 5.

avec quel empressement les convives se choisissaient les premières places, Jésus leur proposa cette parabole. Quand vous seriez conviés à des noces gardez-vous d'aller vous asseoir à la première place, de peur qu'un convié plus considérable que vous n'arrive aussi au festin et que l'hôte, qui vous a invités l'un et l'autre, ne vienne vous dire : « Cédez-lui la place ». Humilié alors il vous faudrait aller vous asseoir au dernier rang ¹.

Combien plus avisé est l'homme humble, qui, en dépit de son mérite, va d'emblée aux places inférieures ! Souvent dès ce monde il reçoit sa récompense et monte aux honneurs, porté par sa valeur personnelle et en raison même de sa modestie. Mais, si d'ordinaire le mérite qui se cache est peu apprécié et demeure dans l'ombre, c'est dans cette ombre que Dieu viendra le chercher pour l'exalter magnifiquement, dès cette vie, par la profusion de ses grâces, dans l'autre par la plus splendide illustration. *Lorsque vous serez invité, allez, tout au contraire, vous asseoir à la dernière place. Quand l'hôte vous y verra, il viendra vous dire : « Mon ami, montez plus haut ». L'honneur vous couvrira alors devant tous les convives ².*

Agrandissons la scène. Le banquet est offert dans l'éternité par Dieu à tous les hommes ; tous y ont été conviés. Mais il est des orgueilleux qui ont passé leur vie à briguer les honneurs, négligeant la sanctification de leur âme. A ceux-là, au dernier jour, la place ignominieuse de la réprobation, tandis que les humbles, les méprisés, les rebuts de ce monde, occuperont le rang

¹ Luc., XIV, 7-8-9.

² Luc., XIV, 10-11.

d'honneur auprès de Dieu : *Car, conclut le Sauveur, celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'abaisse sera exalté ¹.*

Ces humbles et ces petits, Jésus les avait, sans doute, sous les yeux. Car, on le sait, la coutume orientale était d'ouvrir à la foule la salle où se donnait un festin ; elle venait en admirer le luxe et la belle ordonnance, on l'admettait à ce spectacle, comme nos foules assistent aux réjouissances publiques. Dans cette foule, beaucoup de pauvres, d'infirmes, d'estropiés, attendaient la fin du repas pour assiéger de nouveau Jésus et en obtenir le miracle de leur guérison. La vue de ces malheureux inspira au Sauveur un nouvel et sublime enseignement sur la dignité des pauvres. *Jésus dit encore au Pharisien qui l'avait invité : Quand vous donnerez à dîner ou à souper n'appellez ni vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni vos voisins opulents, de peur qu'en vous invitant à leur tour ils vous rendent ce qu'ils ont reçu de vous ².* Qu'est-ce à dire ? Jésus défend-il ces réceptions de famille ou d'amis auxquelles le devoir ou les simples convenances semblent nous engager ? Non, sans doute, mais il en montre la stérilité au point de vue du salut et des éternelles récompenses. On nous reçoit à notre tour, on nous rend amitié pour amitié, politesse pour politesse : nous sommes payés. Si nos festins ne sont pas pour nous des occasions de faste, de prodigalité, de dépenses scandaleuses, de sensualité grossière, nous en sortirons sans péché, mais nous en sortirons sans mérite surnaturel et par conséquent sans récompense dans le ciel,

¹ Luc., XIV, 11.

² Luc., XIV, 12-13.

Toute autre est la suite d'une héroïque aumône. *Lorsque vous donnerez un festin appelez les pauvres, les infirmes, les boiteux, les aveugles, votre bonheur sera qu'ils n'ont rien à vous rendre. Votre récompense vous viendra au jour de la résurrection des justes*¹.

Si la recommandation du Sauveur nous paraît étrange et impraticable, sachons que les âges chrétiens l'ont su accomplir. Les rois pieux ont fait cela ; les personnages illustres ont tenu à honneur de servir les pauvres. Mais, si malgré tout composer ainsi une liste d'invités nous répugne, que les pauvres dressent eux-mêmes et chez eux leur table, chargeons-nous seulement de la garnir. Puis, surtout, tirons des paroles du Sauveur le grand enseignement de l'aumône. Et d'abord reconnaissons l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise de Jésus-Christ. Ils sont les représentants, les mandataires du Dieu fait homme, fait pauvre, dénué à la crèche, plus dénué encore sur la Croix. Les pauvres en gardent l'image, en portent durant les siècles les insignes augustes, montrant à tous que la Rédemption d'un monde orgueilleux, cupide et jouisseur, ne s'est opérée que par l'humiliation et la pauvreté. Hauts dignitaires à la Cour du Prince, les pauvres sont nos plus puissants intercesseurs ; leur prière est écoutée, leur médiation nous sauve, les aumônes que nous leur versons sont le plus sûr rachat de nos iniquités, et sans témérité l'on peut dire que l'entrée du ciel nous est par eux garantie. Si nous voulons assister au banquet éternel, invitons les donc aux nôtres sur la terre.

Cette sublime doctrine, jaillie des paroles de Jésus-

¹ Luc., XIV, 13-14.

Christ, n'était pour l'antiquité païenne, pour la plupart des Juifs eux-mêmes, surtout pour les rapaces et orgueilleux Pharisiens, que lettre morte. Pour eux tous le pauvre n'était qu'un objet odieux et méprisable. Ce fut donc avec une stupéfaction mêlée de colère qu'ils entendaient les conseils que leur donnait le Sauveur. Leurs pensées allaient à un bien autre objet ! Eux les privilégiés, la race sainte, les élus de Dieu, ils n'avaient à attendre, après les jouissances de la terre, que celles du ciel ; ils passeraient du banquet d'ici-bas au banquet de l'éternité. Les invités c'était eux et rien qu'eux. C'est en ce sens que l'un des convives interpella Jésus : *Bienheureux celui qui mangera le pain dans le Royaume de Dieu*¹. De ce bonheur ils étaient loin, ces misérables qui avaient déjà conçu et résolu le déicide, qui n'abordaient le Sauveur que pour le trahir, qui, depuis trois ans, méprisaient les appels de son cœur et repoussaient les lumières de ses révélations ! Ils s'excluaient eux-mêmes et Jésus, sous le voile transparent d'une parabole, leur montre leur crime et leur annonce leur sort. *Un homme, dit-il, fit un grand festin et y appela beaucoup de monde. A l'heure du repas il envoya un serviteur avertir les invités qu'ils vinsent parce que tout était prêt*². Depuis les siècles, Dieu préparait cette fête de l'humanité déchue. Il la voulait réconciliée, se rassasiant à sa table, et y goûtant les plus divines jouissances : celles de la grâce d'abord, celles de la gloire ensuite. Car, sa table était dressée dès le temps de la vie présente, et Lui-même préparait à Israël, en retour des aridités de sa Loi de

¹ Luc., XIV, 15.

² Luc., XIV, 16-17. Matt., XXII, 2.

crainte, les suavités de la Loi de grâce : la rédemption des péchés, l'adoption filiale, les plus hautes révélations pour l'intelligence, les plus douces onctions pour le cœur, les plus nobles vertus pour la volonté ; repas divin, table savoureuse, où l'être entier reçoit sa nourriture et avec elle les forces de la virilité. Les apprêts furent longs et s'étendirent à de nombreux siècles. Mais, enfin, « l'heure vint » et Dieu envoya à son peuple « son Serviteur », son Fils incarné, revêtu « de la forme de l'esclave », devenu par obéissance son serviteur fidèle. Jésus, depuis trois ans, ne cesse de répéter l'invitation de son Père et de convier le peuple Juif au banquet. Les Juifs refusent, et pour que leur refus soit plus insultant, ils n'opposent que les plus futiles prétextes. Mais, la nation entière ne doit pas être comprise dans la réprobation que méritent ses chefs. Ce sont les Pharisiens qui sont les grands coupables et demeureront les exclus. Le menu peuple, les humbles acceptèrent l'invitation de Dieu et formèrent l'admirable église de Jérusalem. Jésus le marque dans ces mots de la parabole : *Le Père de famille indigné dit à son serviteur : va, parcours les places publiques et les rues de la ville et amène ici les pauvres et les infirmes et les aveugles et les boiteux*¹. Mais, si Jésus était venu tout d'abord pour les Juifs il n'en restait pas moins le Rédempteur universel ; tous les peuples de la terre étaient, après le refus d'Israël, les invités de Dieu et devaient entrer dans la salle du festin, dans l'Église. *Seigneur, lui dit le serviteur, il a été fait comme vous avez ordonné et il y a de la place encore. Et le Maître dit : va dans les chemins et le long des haies, force-les d'entrer pour*

¹ Luc., XIV, 18, 21.

*remplir ma maison. Je vous le déclare, ajouta Jésus-Christ, aucun de ceux qui avaient été invités ne goûtera du festin*¹.

L'allusion était transparente, les Pharisiens s'y reconnurent et Jésus les laissa à leur dépit.

Si la Parabole du festin regarde avant tout les Juifs et prophétise leur réprobation, son application est saisissante encore à la foule des Chrétiens. Eux comme les Juifs sont invités aux grâces et aux gloires de la Rédemption. Comme il pressait les Juifs durant sa vie mortelle, il nous presse maintenant par les mille voix de son Église. Répond-on aux divines invitations ? Tout au contraire, le monde n'offre-t-il pas un désolant spectacle ? Combien refusent ! Combien préfèrent les vaines sollicitudes de la vie terrestre à l'honneur du banquet divin ? Voici les ambitieux. *L'un dit : « j'ai acheté une villa et il est nécessaire que je l'aie voir ; Je vous prie excusez-moi*². On n'est pas impie, on ne saurait insulter Dieu qui invite, on s'excuse, mais on a tant d'affaires absorbantes ! On a fait des achats si importants ! On est lancé dans un tel tourbillon de fêtes ! Soins de la fortune, gestion de ses propriétés, apprêts de ses luxueuses réceptions, tout détourne de Dieu tout rend impossible la vie chrétienne. Voici les âmes abaissées et charnelles, tout entières dans la vie des sens, comment goûteraient-elles les choses de Dieu ? *Un autre dit : « je viens d'acheter cinq paires de bœufs, je vais les essayer ; je vous en prie, excusez-moi*³ ». Quand l'homme se détourne de sa fin, descend des hauteurs d'une vocation céleste pour se

¹ Luc., XIV, 22-23-24.

² Luc., XIV, 18. Matt., XXII, 5.

³ Luc., XIV, 19.

confiner dans les attraits des sens, pour se repaître des satiétés matérielles, il devient, comme l'animal, fermé à tout horizon supérieur. « Quand l'homme, dit le Psalmiste, était comblé d'honneurs, il ne le sut pas comprendre ; il se mit au niveau des bêtes sans raison et devint leur émule ». Voici enfin les voluptueux, ceux dont les plaisirs de la chair ont déprimé l'âme, la retiennent captive et l'empêchent de répondre à l'invitation de Dieu. *Je viens de me marier, dit un troisième, il m'est donc impossible d'y aller*¹. Singulière logique ! Comme si le mariage institué par Dieu empêchait d'aller à Dieu ? Mais si le mariage n'est pas un obstacle, l'abus du mariage, l'infidélité dans le mariage, l'exclusive satisfaction des passions en sont un.

Et tous refusent ! et tous se privent follement du bonheur éternel, tous seront exclus des fêtes du ciel ! Sujet poignant de réflexions profondes et surtout de généreuses volontés de repentir et de retour.

II. — Quand Jésus quitta la demeure du Pharisien, il fut suivi et entouré par cette multitude de pauvres et d'infirmes qui venaient avec ravissement d'entendre ses discours et sa Parabole². Eux donc étaient aussi les invités de Dieu, eux que le monde avait habitués à tant de refus et d'humiliations ? Ils n'avaient donc qu'à se présenter au festin du ciel, les portes leur étaient tout ouvertes ? Jésus les détrompa sur cette trop facile acquisition du bonheur éternel. Tous, eux comme les autres, le doivent acheter et chèrement acheter. Le ciel n'est qu'à ceux qui auront fidèlement suivi Jésus-Christ et se seront atta-

¹ Luc., XIV, 20.

² Luc., XIV, 25.

chés à le servir. Or c'est là qu'est toute la difficulté. S'attacher à Dieu c'est le préférer à toute créature, c'est repousser tout ce qui nous détourne de lui, c'est traiter en ennemis les êtres les plus chers qui nous feraient le trahir. Le ciel n'est qu'à ce prix. *Si quelqu'un venant à moi ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, il ne peut être mon Disciple*¹. Il y aura même des cas où nous aurons à lui donner notre vie, à plutôt mourir qu'apostasier. *Si quelqu'un ne hait pas même sa propre vie, il ne peut pas être mon disciple, me suivre où je vais, et parvenir avec moi à l'éternelle félicité des cieux*².

Le Sauveur pour mieux faire pénétrer ces vérités si graves les revêtit d'images, sous lesquelles il nous apprend à reconnaître et à redouter le pire ennemi de notre salut qui est la présomption. La présomption est le péché du grand nombre. Combien aisément on s' imagine que la conquête du ciel se fait d'elle-même, sans guère de travail personnel ! que vivre sans Dieu, sans piété, sans vertus, coulant une existence molle et sans sacrifice, peut nous mener à l'éternité bienheureuse. Détrompons-nous. On n'élève pas un édifice sans les matériaux et les ressources nécessaires. On ne conduit pas une guerre difficile et meurtrière sans une armée suffisamment nombreuse et aguerrie. On ne conserve pas la saveur divine exigée des élus de Dieu en laissant en soi le sel de la sainteté perdre sa force. C'est sous cette triple image que le Sauveur nous désabuse de nos folles sécurités. *Qui d'entre vous prétendrait construire une tour, sans supputer tout d'abord à loisir la dépense*

¹ Luc., XIV, 26.

² Luc., XIV, 26. Matt., X, 37.